

---

M A N U S C R I T

---

***L'AUBERGE DES ESPRITS***

de Nathan Alterman

traduit de l'hébreu par Abigaël Taïeb

cote : HEB19N1166

année d'écriture de la pièce : 1959  
année de traduction de la pièce : 2019



La pièce a été créée le 29 décembre 1962, au théâtre Caméri, à Tel-Aviv, dans une mise en scène de Gershon Plotkine, un décor d'Arié Navon et une musique de Gary Bertini.

## **Personnages**

Nathanel

Naomie

Le Joueur d'orgue de Barbarie accompagné d'un singe et d'un perroquet

Le Mendiant

L'Aubergiste

Les Esprits de l'auberge : Esprit 1, Esprit 2, Esprit 3

Le Cambiste

Le Fils du Cambiste

Un commis

Une jeune fille

Un banquier

Untel

Unetelle

Un journaliste

Un vieux mélomane

Deux policiers

Deux femmes du monde

Les artisans de la rue

Une voix

Un chœur

## ACTE I

### Scène 1

*Une cabane. Une lampe allumée. Une table et, dessus, un baluchon.*

*Au fond de la pièce, dans la pénombre, une silhouette indistincte est recroquevillée sur un banc. Elle semble dormir.*

*Nathanel se tient à la fenêtre, ouverte sur une nuit vide.*

NATHANEL.— Commençons.

Dernière heure de la nuit  
à la fenêtre. La plus muette,  
la plus étrange. Au seuil de l'aube,  
toute proche, et pourtant un abîme la sépare  
du jour. Heure d'un monde vide  
où rien ne bouge, yeux grands ouverts.  
Dans le noir : lumière d'étoiles  
enflammées. Monde dépouillé  
des figures, des couleurs et des sons,  
ne reste que le mouvement des astres,  
le squelette rayonnant et pur du cosmos.  
Ô dernière heure de la nuit,  
chaque souffle de vie blesse  
ton silence de glace.  
Chaque geste, bon ou mauvais,  
crisse en toi comme le plancher  
sous le pas du voleur effrayé  
dans une maison vide.

*Nathanel se retourne, noue le baluchon posé sur la table, prend son violon et l'y attache.*

Le moment est venu. Mon sac est prêt depuis hier soir.  
Là-bas, sur le banc, près du mur,  
dort une femme. Elle ne se réveillera pas avant le jour.  
La potion que je lui ai donnée est suffisamment forte.  
Tout cela attendait son heure, tapi  
au fond de moi depuis longtemps,  
me rongant tous les soirs,  
là dans ce tripot, le violon frémissait sous ma main,  
ce violon qui faisait danser les couples  
et me donnait mon pain. Peu à peu les hésitations  
cédaient, s'éloignaient et soudain...  
ne resta plus que la décision.  
Elle seule. La porte ouverte à ma fugue,  
à la vie. Aussi dois-je laisser  
cette femme. La laisser sans  
un adieu. Afin de ne pas briser son cœur.  
Mieux vaut qu'elle comprenne  
sans moi, qu'elle comprenne  
petit à petit. Surtout pas brusquement.  
*(Pause)* Le moment est venu.  
Violon ! Crins et boyaux ! Crins et boyaux animal !

Ce soir, nous sommes libres !  
Voici la dernière heure de la nuit,  
où frémissent les débuts,  
heure trop pure, trop mystérieuse  
pour y imprimer le péché ou la pitié.

*Nathanel s'approche du banc, glisse la main sous le coussin où dort la femme et en retire une bourse. À la lumière de la lampe, il en renverse environ la moitié dans la paume de sa main, met l'argent dans son baluchon, ferme la bourse et la remet sous le coussin. Épuisée comme si elle s'était échappée d'une forêt, la femme parle d'une voix lointaine, mais claire.*

NAOMIE.— Nathanel.

NATHANEL.— Tu dors, tu dors, Naomie.

NAOMIE.— Je me suis levée si tôt... Il ne fait pas encore jour.

NATHANEL.— Il fait encore nuit, Naomie. Dors.  
Repose ta tête. Comme ça.  
Voilà. Comme ça. Allonge les jambes.  
Ferme les yeux. Ne bouge pas.  
Comme ça. C'est ce qu'on appelle  
reposer en paix.

NAOMIE, *souriant*.— Qui parle de repos ?  
Tu m'offres une fête,  
plus honorable, plus somptueuse...  
Nathanel, comme cette potion est étrange...

NATHANEL.— Cette potion, Naomie ? Elle est forte certes,  
mais ne crains rien, c'est juste pour dormir, pas plus.

NAOMIE, *ses paroles, qui semblaient au début émerger d'un sombre labyrinthe, se libèrent et se précisent peu à peu. La potion qui les bridait alors leur rend désormais légèreté et sérénité.*—  
Je sais, Nathanel.  
Je sais que tu t'es levé pour partir  
et ne plus revenir. Je sais  
que l'heure est venue. Je savais qu'elle viendrait.  
Sinon, c'est moi qui t'aurais dit :  
pars, sans tarder. Je t'aimais  
de toute mon âme. Chaque seconde  
était pour moi une joie  
si pleine et si fragile  
qu'il était interdit de l'effrayer à l'idée d'une fin si proche.  
Mais je suis épuisée. Ma vie  
est longtemps restée en suspens,  
tenue en haleine, tendue vers son terme...  
Maintenant, cette fin, la voici.  
Bizarre de se reposer et de savoir  
que tout est consumé. Que tout est derrière nous.  
Adieu. Regarde, j'ai reposé la tête  
et ne me retournerai pas. Il vaut mieux. Pars.

Jamais je n'ai été aussi sereine.

NATHANEL.— Tu n'es pas sereine, Naomie.  
Le sanglot ne s'entend pas, il t'emplit tout entière.  
Tu n'es que pleurs,  
solitude et peurs...

NAOMIE.— Je n'ai pas peur, Nathanel,  
je n'ai plus peur désormais.

NATHANEL.— Naomie,  
tu es si bonne envers moi. Tu m'évites  
de partir en cachette, l'angoisse du voleur sur les lèvres.  
Voilà que tu m'épargnes cela  
pour tous les jours à venir. Et si Dieu me récompense  
pour ce que je fais, tu en auras ta part,  
je te jure que quand je reviendrai...

NAOMIE.— Non, Nathanel.  
Ne me jure pas de revenir. Tu romps peut-être  
la pire des chaînes. Une chaîne vile,  
tranchante et tyrannique.

NATHANEL.— Je reviendrai, Naomie.  
Maintenant, je sais que je te reviendrai. Les jours  
seulement passeront sans retour, la vie  
peut-être s'effacera pour toujours. Mais je  
te reviendrai, Naomie. Il m'est impossible  
de ne pas revenir... comme il m'est impossible  
de ne pas m'enfuir cette nuit vers ce qui m'appelle,  
ce pour quoi je suis fait. Je ne suis plus tout jeune,  
je n'ai pas le droit de rester, Naomie. Il se peut  
que je m'en aille pour rien, il se peut  
qu'en chemin la pauvreté m'expédie  
de cette cabane que je viens de laisser  
vers une autre cabane, vers des centaines de jours  
à longer des murs qui ne mènent nulle part. Peut-être reviendrai-je  
les mains vides. Mais je reviendrai. *(Pause)* J'ai partagé  
la bourse en deux. J'ai pris une moitié, je t'ai laissé le reste.

NAOMIE.— Nathanel, tu arriveras à tes fins,  
à ce qui te pousse à partir cette nuit  
et tu ne reviendras pas les mains vides. Et si quelqu'un peut  
lever un obstacle... Ecoute... Ecoute, je sais où trouver  
mille pièces d'or, laissées là  
comme des vases qui ne servent plus ...

NATHANEL.— Non ! Oublie cela.  
Cette potion n'est pas encore...

NAOMIE.— Ecoute, écoute-moi,  
Mille pièces d'or t'implorant.

Moi aussi, je t'implore. Prends-les. Attends,  
prends-moi dans tes bras. Ne crains pas  
que je m'accroche encore à toi.  
Emmène-moi seulement jusqu'au seuil.  
Je vacille. Mais le vertige  
se dissipera dans l'air du soir.  
Dépose-moi sur le seuil, laisse-moi  
me rendre chez le Cambiste.

NATHANEL.— Te vendre à cet homme !

NAOMIE.— Me vendre  
juste comme servante, juste mes services, pas mon corps.  
Tu le sais. Juste comme servante. C'est pour son fils  
que cet homme me demande... ah, tu n'as jamais vu  
le fils du Cambiste. Un esprit malfaisant s'est emparé de lui.  
Il souffre d'une haine amère et noire,  
il paraît que c'est de ma faute. Le jour où je t'ai suivi,  
tandis que mon père répandait sur moi sa colère,  
le Cambiste est venu nous dire...

NATHANEL.— Demande-nous de l'or, tout, pourvu que tu la donnes !

NAOMIE.— Juste comme servante : laisse-la nous servir,  
disait-il, et les années changeront peut-être l'attitude de mon fils...  
il apportait beaucoup d'or... douze cents pièces d'or...  
un salaire pour douze ans... viens, Nathanel  
prends-moi dans tes bras. Livre-moi  
pour les douze ans qu'il a demandés.  
Il me faudra tôt ou tard trouver un travail  
journalier, alors que là-bas je gagnerai mon pain  
sans me soucier du lendemain. Prends-moi  
dans tes bras, Nathanel. Moi,  
autrefois tes chaînes de fer,  
je serai tes ailes d'or.  
Je serai ton raccourci !  
Mais il y a une contrepartie !  
Promets-moi de revenir  
dans douze ans. Je ne sais qui  
de nous deux donne le plus, Nathanel.  
N'est-ce pas ? On ne sait jamais  
qui donne le plus. Fixons-nous  
une date limite. Cette même heure de la nuit  
comme terme aux douze années.  
Alors, tu reviendras. Et si tu m'aimes encore,  
si je t'aime encore, eh bien...  
Nous saurons que nous avons fait le bon choix.  
Viens, serre-moi dans tes bras,  
emmène-moi dehors.

*Nathanel la soulève de sa couche et l'accompagne jusqu'à la porte d'entrée. Noir.*

## Scène 2

*Devant l'Auberge des esprits, le soir, un Joueur d'orgue de Barbarie avec un perroquet et un singe. Une jeune fille aux joues rebondies, un vieux banquier et son commis se sont arrêtés pour l'écouter. Le perroquet tire au sort des papiers. Le singe tourne la manivelle de l'orgue de Barbarie. Le Joueur d'orgue de Barbarie chante le refrain.*

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE.—  
Tout est une question de chance  
Là, pliée dans le papier.  
Une fois tiré : défense  
De le remettre dans l' panier.  
Ne cherchez ni loi ni sens  
Car ce jeu n'a pas de règle  
Avoir ou pas de la chance  
N'a que la chance pour règle.

LA JEUNE FILLE.— A mon tour maintenant. Dis au perroquet de tirer pour moi.

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE, *au perroquet*.— Tire pour elle.

LA JEUNE FILLE.— Mais qu'il tire comme il faut. Pas comme la dernière fois, quand il m'a prédit l'avenir d'un homme.

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE.— Il sait ce qu'il fait. Il te regarde et voit que tu seras l'avenir d'un homme. *Au perroquet*, Tire ! *Le perroquet tire un papier. Le Joueur d'orgue de Barbarie s'en saisit et lit :*

Tu épouseras un vieux notable  
Tu seras une femme fidèle  
Et pour un an de vie modèle  
Il te fera veuve, ma belle.

LA JEUNE FILLE.— C'est sûr ?

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE, *chante, rapidement rejoint par les autres*.—  
Tout est une question de chance  
Là, pliée dans le papier.  
Une fois tiré : défense  
De le remettre dans l' panier.  
Ne cherchez ni loi ni sens  
Car ce jeu n'a pas de règle  
Avoir ou pas de la chance  
N'a que la chance pour règle.

LA JEUNE FILLE.— Mais tu me la garantis, cette prédiction ?

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE.— Et comment ! Sitôt ses lèvres glacées sur tes lèvres enflammées, il comprendra qu'il vient d'épouser sa veuve.

LE BANQUIER.— Dites-lui de tirer aussi pour moi. Je me rends à la Bourse. Difficile de savoir quoi acheter et à quel prix. D'un moment à l'autre, le marché monétaire peut chuter pour un rien, la moindre explosion planétaire, et crash.

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE, *au perroquet*.— Tire !

*Le perroquet tire un papier. Le Joueur d'orgue de Barbarie le saisit.*

LE BANQUIER.— C'est bien à mon nom que vous avez tiré ?

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE.— L'important, c'est que ce soit tiré.  
(*Il lit le papier*).

Tant que tourne la Terre, tranquille et sans écarts  
Mieux vaut céder deux, voire trois pour cent des parts  
Si d'un coup elle éclate, mieux vaut sans blablabla  
Placer vos sous en Suisse ou bien dans l'au-delà

LE BANQUIER.— L'au-delà est-il un lieu sûr ?

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE, *il chante. Les autres se joignent à lui. Nathanel entre avec son baluchon et son violon, et s'arrête pour écouter la chanson. Il semble à la fois fatigué et content.*—

Tout est une question de chance  
Là, pliée dans le papier.  
Une fois tiré : défense  
De le remettre dans l' panier.  
Ne cherchez ni loi ni sens  
Car ce jeu n'a pas de règle  
Avoir ou pas de la chance  
N'a que la chance pour règle.

LE COMMIS, *montrant le singe*.— Maintenant, tire un papier pour lui, c'est moi qui paye.

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE.— Il n'a pas besoin de tes bontés. En tant que collaborateur, il peut choisir son sort et se servir à volonté.

LE COMMIS.— Et c'est ça qu'il a choisi ? Une vie de singe à ton service ? Mauvaise pioche pour un diseur de bonne aventure !

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE.— C'est ainsi. Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.

*Le Joueur d'orgue de Barbarie, la jeune fille, le banquier et le commis chantent « Tout est une question de chance, etc. » Le singe rend le chapeau au Joueur d'orgue de Barbarie, lequel s'apprête à remettre l'instrument sur son dos. Le commis aperçoit Nathanel.*

LE COMMIS, *au Joueur d'orgue de Barbarie*.— Attends, ne ferme pas ta boîte. Il y a encore quelqu'un ici. Il a l'air plutôt chanceux, celui-là.  
(*à Nathanel*) Si c'est pour votre avenir que vous venez, ici vous l'aurez de suite. Vous arrivez juste à temps.

*Le Joueur d'orgue de Barbarie regarde Nathanel. Le singe regarde Nathanel*

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE, à Nathanel, le regard bienveillant.— Une autre fois, jeune homme. Une autre fois.

*Le Joueur d'orgue de Barbarie n'a pas encore fini de charger son instrument. Le commis tente de l'aider à attacher les lanières mais n'y parvient pas. Le singe le repousse doucement, attache les lanières comme il faut, et lui lance un regard de reproche. S'apercevant du malaise de son commis, le banquier éclate de rire, le rire bref et faible de la joie mauvaise. La jeune fille, flirtant avec le banquier, se met à rire elle aussi. Nathanel, lui, rit de bon cœur. Le commis regarde autour de lui avec colère mais se reprend aussitôt et se joint à la gaîté générale. Donne une accolade au singe. La jeune fille, le banquier et le commis sortent, discutant du nouage des lanières, qu'ils illustrent de leurs mains.*

Suffit pour aujourd'hui. Nous n'avons pas chômé depuis ce matin.

Allez, macaca-catoès, à l'auberge !

*Ils sortent. Nathanel les regarde, reste tout seul. La détente et le rire qu'il vient de goûter se mêlent à sa joie intérieure.*

NATHANEL.— Une auberge sur la route. Voici accompli mon premier jour de liberté. De jeunesse. De bonheur. Effleurer soudain la liberté.

Je touche à peine l'histoire de ma vie — que déjà j'entends palpiter les forces au cœur des jours à venir, sans égard pour le dernier, le jour de la mort, misérable mendiant qui viendra ramasser l'écorce du corps, jetée comme de la ferraille ;  
Approche, mendiant !

*(en criant, joyeux et railleur)*

Approche, mendiant ! Je n'ai plus peur de toi !

Approche, mendiant !

*(Derrière lui entre un mendiant, le visage terreux ; mais à voir ses guenilles bigarrées, il a l'air de tout sauf d'un rebut de la société. Il avance vers Nathanel et lui touche l'épaule par derrière. Nathanel sursaute. Se retourne)*

Ah ! Qui êtes-vous ?

LE MENDIANT.— Quoi, t'as eu peur ?

NATHANEL.— Peur ? De qui ?

La réflexion dans laquelle j'étais plongé vient me toucher l'épaule :  
je sursaute. Qu'y a-t-il de surprenant à cela ?

LE MENDIANT.— Tu pensais donc à moi ?

NATHANEL, *en riant*.— A toi ? Ha, ha, vieillard !

La vue d'un vieux gredin comme toi est bien la dernière chose à laquelle j'ai pensée aujourd'hui.

LE MENDIANT.— *Last but not least*, n'est-ce pas ?

NATHANEL.— Sans le moindre doute, gentil vieux. Tu vaux bien une pièce d'or. *(lui lance une pièce)*  
Ne t'étonne pas de ma générosité.

Le bonheur a le cœur sur la main.

LE MENDIANT.— Alors tes picaillons aussi sont heureux.  
Puisses-tu toujours  
en entendre le cliquetis.  
*(Soupesant la sacoche de Nathanel)*  
Tu entends leur cliquetis ? Comme le rire d'une femme.

NATHANEL.— Assez ! Tu parles trop.  
Entre dans l'auberge et pour quelques sous,  
prends du vin. Bois un verre  
à ma santé.

LE MENDIANT.— Je n'ai pas le temps maintenant.

NATHANEL, *en riant*.— Tu n'as pas le temps ?  
Oh je vois, monsieur est débordé. Pressé, pour aller où ?

LE MENDIANT, *il débite cela comme une rengaine, sans intention de convaincre quiconque*.—  
Je vais, il le faut, prendre l'âme d'un corps. Celle d'une femme  
— vendue ce matin comme servante, pour une belle somme.  
Voilà qu'elle pose ses doigts sur le poignard — pour se tuer.  
Debout, figée. Tu n'y es pour rien.  
La lame est dans sa main — je dois me tenir auprès quand elle s'enfoncera.  
Encore un instant, et tu es doublement libre !

NATHANEL, *il a entendu ces paroles l'air rêveur, bondit soudain sur le mendiant et le précipite à terre*.— Vieux cochon ! Vieux pervers ! Vieux vaurien !  
Je ne sais qui tu es, chimère, hallucination, désir vicieux,  
et j'ignore si cette parole est bien la tienne.  
*(Il l'empêche de se relever, le roue de coups)*  
Mais je sais ceci : tu ne partiras pas de là !  
Tu ne t'échapperas pas ! Tu ne t'échapperas pas, vieux vicelard !

*A l'entrée de l'auberge apparaît une aubergiste, attirée par le son de l'orgue. Elle éclate de rire en voyant le Mendiant à terre et Nathanel assis sur son dos, à l'injurier et le frapper. Tous deux se redressent en entendant son rire. Nathanel ne relâche pas le Mendiant.*

L'AUBERGISTE.— Alors, ça ! Notre mendiant  
en pleine bagarre, quelle surprise ! *(à Nathanel)* Qu'y a-t-il ?  
Lâche-le. Ce n'est qu'un mendiant un peu taquin  
qui ne fait de mal à personne. Parle, Mendiant,  
que s'est-il passé ?

LE MENDIANT.— Quelle question !  
Je suis tombé sur un fou.

L'AUBERGISTE.— Fou, ce beau jeune homme ?

LE MENDIANT.— Oui, un fou complet, avec tous les signes et toutes les marques  
de la folie furieuse, un insensé,  
il a perdu la boule. Il a cru un moment

que l'un de ses fantasmes  
sortait de ma bouche. Et alors – la peste ! –  
Il m'a sauté dessus en rugissant... je n'ai jamais rencontré  
pareil fauve. Il m'a renversé,  
insulté et frappé, frappé et insulté. Sans toi,  
j'en serais sorti borgne et boiteux de son monologue.  
(*En frottant son dos*) Maudit monologue !

L'AUBERGISTE, à *Nathanel qui retient encore le Mendiant.*—  
Laisse-le. Pourquoi t'acharner sur ce pauvre vieux ?  
Si tu l'accuses de quelque chose – il ne va pas s'enfuir.  
Je te le garantis.

NATHANEL.— Est-ce vous, l'aubergiste ? Vous êtes belle.

L'AUBERGISTE.— Ah, enfin, un mot juste.  
Voilà qui convient mieux à un jeune homme  
plutôt que de se déchaîner sur un mendiant. Lâche-le.  
(*Nathanel lâche le mendiant*)  
Si tu passes ton chemin : bon vent.  
Si tu viens à l'auberge : bienvenu.

LE MENDIANT, *frottant son dos.*— Que le diable l'emporte !

L'AUBERGISTE.— Alors, tu viens ?

NATHANEL, *saisit de nouveau le mendiant.*—  
Toi, tu viens avec moi.  
Je ne le laisserai pas seul ce soir. Il mangera, boira et  
restera là jusqu'au matin, à mes frais.

L'AUBERGISTE, *en riant.*— Ça, il ne refusera pas.

LE MENDIANT.— A condition qu'il ne me saute pas dessus une deuxième fois.  
Qu'il se trouve un autre tremplin. Je... mes ressorts rouillés  
n'ont toujours pas retrouvé leur place. Quelle plaie !

*Nathanel, le Mendiant et l'Aubergiste entrent dans l'auberge. Le vieux banquier et la jeune fille réapparaissent bras-dessus bras-dessous.*

LE BANQUIER.— Puisque je t'invite, dis-je. Viens. Il y a un orchestre.

LA JEUNE FILLE.— (*en montrant l'enseigne de l'auberge*)  
Il y a des esprits.

LE BANQUIER.— Mais non, idiote ! Et de toute façon les esprits n'apparaissent qu'à minuit tapante.  
Viens, allons danser.

LA JEUNE FILLE.— Je ne danserai pas avec vous. Vous avez demandé ma main, je vous la donnerai,  
mais danser, cela m'est interdit.

LE BANQUIER.— Pourquoi ?

LA JEUNE FILLE.— Ça ne se fait pas. Si je suis votre presque'épouse, sachez que je suis aussi votre presque veuve.

*(Ils sortent)*